

Cette bière a le goût d'un parchemin du XIV^e siècle

BRASSERIE L'abbaye de Saint-Maurice, en terres viticoles valaisannes, a commencé à produire de la bière juste avant la pandémie. Sa spécialité: élaborer des nectars chargés d'histoire.

JOCELYN ROCHAT
jocelyn.rochat@lematindimanche.ch

À l'abbaye de Saint-Maurice, en terres viticoles valaisannes, l'histoire se raconte désormais autour d'une bière. Dès la mi-mars, avec la réouverture aux visiteurs, une nouvelle et légère White IPA viendra s'ajouter à la collection de mousses locales, pour célébrer la reprise. Le moment est attendu avec impatience pour cette petite entreprise qui veut mettre en avant le monastère et ses 1500 ans d'histoire via une série de breuvages, mais dont les débuts ont été chahutés par le coronavirus.

«Nous avons lancé nos premières bières sur le marché à la fin 2019, en profitant de la Saint-Maurice, une fête très importante pour l'ab-

«Ils sont venus faire des prélèvements à l'abbaye, à la brasserie, dans les jardins, dans les livres, parce qu'on trouve des levures partout.»

Céline Darbellay,
directrice de la brasserie de l'Abbaye

baye, et nous avons eu quelques mois très actifs jusqu'à la pandémie. Après, 2020 a été une année très particulière, qui fait que nous sommes toujours en phase de lancement», précise sa directrice, Céline Darbellay.

Une brasserie dans la cave à vins

«Les chanoines n'avaient jamais fait de bière jusque-là, précise-t-elle. Ils ont décidé d'instaurer une nouvelle tradition en phase avec une abbaye.» L'un des chanoines, Bavao d'origine, a défendu cette idée et l'abbaye est devenue propriétaire à 100% d'une brasserie installée dans ses murs, dans une ancienne cave à vins dont l'existence est mentionnée dès 1244.

Les cuves permettent théoriquement de produire quelque 700'000 bouteilles par année. «C'est une grande capacité de production, mais pas au point de concurrencer les grandes brasseries artisanales de Suisse romande», précise la directrice.

La brasserie est un projet aussi culturel qu'économique. Car les bières devraient devenir une source de revenus pour l'abbaye, qui a investi près d'un million de francs dans l'affaire et reste «en situation financière délicate», selon les termes du chanoine Olivier Roduit. Évidemment, le coronavirus a repoussé cette perspective à plus tard, même si «nous sommes très contents de nos chiffres», assure Céline Darbellay.

L'histoire est partout

L'objectif culturel a d'ores et déjà été atteint par les équipes de l'abbaye, qui ont utilisé les étiquettes des bouteilles de DXV, Candide et Febris pour raconter des histoires en caractères Lancelot, détail significatif. Ici, l'histoire est partout. DXV, soit 515 en chiffres romains, est



Céline Darbellay est directrice de la brasserie de l'Abbaye de Saint-Maurice, qui a lancé Candide, une bière à base de levure découverte sur un parchemin datant de 1319.

une bière d'abbaye triple rappelant la date de la fondation du monastère par le roi burgonde Sigismond.

Febris, la fièvre en latin, est une bière ambrée au goût de malt grillé qui évoque l'an 1693, quand un incendie a ravagé le lieu saint. Soit du détail oblige, «le monument qui brûle sur l'étiquette représente l'abbaye telle qu'elle apparaissait à l'époque».

Enfin, la bière blanche Candide (pur, en latin) rappelle la loyauté de l'ami inconditionnel de Maurice. Cette bière tire son bouquet d'arômes maltés et épicés de levures prélevées sur un parchemin de 1319, dans les collections de l'Abbaye, par une start-up de l'UNIL nommée Levatura.

«Ils sont venus faire des prélèvements à l'abbaye, à la brasserie, dans les jardins, dans les livres, parce qu'on trouve des levures partout, explique Céline Darbellay. Ils les ont cultivées en laboratoire et nous avons pu vérifier leur impact sur différentes bières. Il y avait de tout, des choses affreuses et une petite série qui avait un goût sympa. Celle qui allait le mieux avec la bière blanche, c'était la levure du parchemin. Mais nous en avons d'autres en réserve, et des idées pour raconter d'autres histoires.»

Les bières d'abbaye

Bien sûr, ces bières débarquent sur un marché très concurrentiel, dans un pays souvent pré-

senté comme le détenteur du record du monde du nombre de brasseries artisanales au mètre carré. Mais la nouvelle brasserie a pour elle de se placer dans un créneau encore peu occupé, celui des bières d'abbaye.

En Suisse, elles restent rares. Il y a bien les Pilgrim, brassées au monastère de Fischingen, en Thurgovie, mais on parle ici de spécialités comme des bières de garde et des bières fortes, dont une à 17,2%, la plus alcoolisée de Suisse.

Pour le reste, la concurrence est surtout étrangère. Avec certaines bières d'abbaye brassées industriellement (Lefte ou Grimbergen) et d'autres telles que les trappistes de Chimay, Orval, Rochefort, Saint-Sixtus ou Westmalle, qui sont véritablement brassées par des moines selon des méthodes ancestrales.

La bière de l'incendie

Pour Céline Darbellay, «les deux premiers mois d'activité avant le Covid-19 ont été très encourageants, et mars 2021 verra la brasserie augmenter ses points de vente, dans les grandes surfaces et des magasins spécialisés en bières et en produits régionaux, sans oublier la réouverture de l'abbaye aux visiteurs». À l'abbaye de Saint-Maurice, en terres viticoles, cet avenir plus épicé est désormais évoqué autour d'une bière. De préférence une Febris. Son étiquette dédiée à la catastrophe de 1693 rappelle que «la passion surmonte tous les obstacles».



Briefing



Pierre Veya
Chef de la rubrique
Économie

La guerre contre le climat

● Ne nous laissons pas embobiner par de faux prophètes.

C'est le graphique qui a changé l'histoire du monde. Il a la forme d'une canne de hockey à l'horizontale, représentant les émissions de CO₂ et l'augmentation des températures aux cours des derniers millénaires. À sa publication, en 1998, la superposition des courbes ne laissait plus aucun doute: l'activité humaine est bien responsable du réchauffement anormal du climat. L'un des auteurs n'est autre que Michael E. Mann, célèbre climatologue américain. Il raconte dans un livre* récent le combat acharné du lobby des énergies fossiles et des milieux conservateurs (soutenus par l'empire du magnat de la presse Rupert Murdoch) contre l'évidence scientifique mise en lumière par l'envolée des températures à la fin du XIX^e siècle.

Depuis lors, les négationnistes du climat ont certes perdu la première bataille scientifique (les travaux de Michael E. Mann et de ses collègues ont été récompensés par un prix Nobel). Mais ils n'ont pas déposé les armes pour autant, choisissant une autre tactique, la même que celle empruntée par l'industrie du tabac ou plus récemment par les fabricants de pesticides. Elle consiste à lancer toute une série d'études scientifiques afin d'ancrer l'idée que le réchauffement climatique aurait de multiples autres origines. Les rois du pétrole, la Russie et l'Arabie saoudite financent ainsi des sites internet qui popularisent l'empreinte carbone individuelle: l'idée étant de culpabiliser les consommateurs. Mieux, et très efficace, les médias relaient les innombrables recherches qui stigmatisent les vols en avion, ceux qui mangent de la viande ou détiennent des animaux domestiques. Certes, Michael E. Mann ne conteste pas l'idée que nos comportements jouent un certain rôle, mais la culpabilisation collective nous détourne de l'essentiel. À savoir qu'il faut s'attaquer en priorité à la première cause du réchauffement climatique: les énergies fossiles. Et mettre en place un cadre légal et économique qui nous permette de sortir d'une addiction suicidaire. Les technologies pour y arriver existent déjà toutes, seule la volonté politique fait défaut. À force d'insister sur les coûts supposés exorbitants et les «changements de mode de vie», les climatoseptiques désarment les partisans de l'action.

Plus inquiétant peut-être, les manœuvres dilatoires insinuent le doute et se voient confortées par les dérives idéologiques qui divisent les écologistes. Une première école estime qu'il est trop tard, qu'on ne parviendra pas à stabiliser le climat à +1,5°C ni à éviter un effondrement de la biodiversité. Les zéloteurs du catastrophisme accréditent l'idée qu'il faut plutôt songer à s'adapter, une petite musique qui plaît aux oreilles des lobbys du pétrole... qui plaident cette cause depuis les débuts. La seconde école veut profiter de l'imminence de la catastrophe écologique pour remettre en question le capitalisme et en finir avec le «néolibéralisme», qui seraient les vrais responsables de la situation actuelle. Alors même que l'histoire a montré que ce sont les mécanismes classiques de l'économie de marché qui ont permis de réparer le trou dans la couche d'ozone!

Pour Michael E. Mann, il est urgent de ne plus se laisser distraire par les princes du pétrole et les écologistes radicaux. À lire de toute urgence!

*«The New Climate War», Michael E. Mann, PublicAffairs, 368 p.

pierre.veya
@lematindimanche.ch

Il faut changer ses habitudes

CLIMAT Trois Français sur quatre sont persuadés que seule l'adoption de modes de vie sobres permettra de répondre à la crise climatique et environnementale, selon le quotidien «Les Échos». Seulement 25% de la population hexagonale estime que ce double défi peut être relevé en conservant le mode de développement actuel de la France, selon un récent sondage. En quelques années, la prise de conscience de l'urgence climatique dans l'opinion s'est imposée.

Coca montre son prototype

PAPIER Coca Cola vient de présenter le prototype d'une bouteille en papier qui doit remplacer à terme les flacons en PET. Il ne subsiste de plastique que le bouchon, le goulot et la doublure interne, qui doit garantir une étanchéité totale. Baptisée AdeZ, elle doit révolutionner l'industrie des boissons et autres soda. Avec 3 millions de tonnes de contenants en plastique sortant chaque année de ses usines, Coca Cola est souvent montré comme un important pollueur de la planète.

Payer pour sortir du nucléaire

TRANSITION L'Allemagne va indemniser les groupes Vattenfall, RWE, EnBW et E.ON à hauteur de 2,4 milliards d'euros, pour les pertes subies suite à la décision surprise de sortir du nucléaire après l'accident de la centrale de Fukushima. Quelques mois à peine avant la catastrophe de 2011, Berlin avait accepté de prolonger la durée de vie des centrales nucléaires, avant de se raviser et de fixer 2022 comme date butoir pour leur fermeture, après l'accident au Japon. N.P.